

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Capeline en paille à passe gondolée.

M O D E S



ES corsages disparates font décidément fureur. Les blouses, les chemisettes, les vestes sont à l'ordre du jour. Cette mode est fort agréable pour user les vieilles jupes et permettre de rendre à un costume usé un petit air de jeunesse et de coquetterie. Pour les jeunes filles et les enfants surtout, c'est extrêmement pratique, car cela permet de varier la mise, sans grands frais, et laisse aux mouvements toute liberté d'allure.

De nouveau, on reporte l'écosse; je vous l'ai déjà dit. Les toiles de Vichy elles-mêmes affectent ce genre de disposition, que je trouve cependant plus heureuse, je dois en convenir, dans les étoffes de laine que dans celles de coton. Les fla-

nelles et les crépons sont, pour la plupart, sur fond blanc, crème ou ivoire, à rayures de couleur particulièrement noires, bleues, vertes, lilas ou rouges; ces rayures sont même parfois variées de plusieurs tons, ce qui n'en est que plus gracieux.

Les brochés de Chine ou du Japon font de très élégants déshabillés, ou de jolies toilettes de casino.

Pour les voyages, lorsqu'on est en deuil, le crêpe anglais se remplace avec succès par le crêpon de laine. Ce dernier, beaucoup plus solide, se brosse sans inconvénient, et ne s'accroche pas à tout, comme l'autre.

Quant aux jupes courtes, dont on commence à reparler sérieusement dans le monde de la couture, elles sont tout ce qu'il y a de plus pratiques pour les pérégrinations.

On m'écrit de longues lettres sur la question de savoir comment se porte la montre. En ceci, comme en toutes choses, la mode est très éclectique en ce moment. Donc, rien n'est absolu. Tout dépend de la forme de la robe et du genre du corsage.

La montre se porte : ou dans le cou, avec la petite chaîne courte terminée par une boule Judic; ou suspendue à une longue chaîne-sautoir en or, parfois coupée de perles fines; ou bien attachée à la chaîne demi-longue qui retient une broche; la châtelaine n'est pas démodée; le bracelet-montre, sur gourmette en or, se fait toujours; par conséquent on a le choix, mais à la condition cependant que le bijou soit mignon, coquet et élégamment ciselé ou orné. On est aux choses légères. En cela, par exemple, la mode est absolue.

Quant aux autres bijoux, la saison n'est guère celle où l'on s'en occupe, les rivières et les agrafes de diamants ne se portant pas aux eaux. A ce propos, cependant, je vous donnerai un bon et utile conseil.

Au lieu de mettre vos bijoux, — ceux qui n'ont pas d'écrin, bien entendu, — dans de la ouate, enveloppez-les soigneusement dans du papier de soie. La ouate est blanchie au moyen de procédés chimiques qui ont le défaut de noircir les métaux.

L'argent surtout s'en trouve altéré. C'est grâce à ces petites et bien simples précautions que certaines femmes conservent toujours intactes leurs affaires, et sont prêtes instantanément, là où d'autres ont toujours mille petits riens pour les arrêter ou les entraver.

L'ordre, de l'ordre toujours, en tout et pour tout il en faut, et l'on ne saurait jamais en trop avoir. Minutie, dira-t-on; on n'apporte jamais trop de minutie dans le soin de ce qu'on possède.

On voit des intérieurs très simples qui ont un air charmant, tandis que d'autres appartements, richement meublés, déplaisent et semblent vides. C'est que les uns sont bien entretenus, propres et organisés avec goût, c'est que, en un mot, on y voit quelque chose de l'âme de la femme qui préside à leur organisation, tandis que dans les seconds, la négligence ou le désordre donne à chaque objet un air délabré et froid.

Pour les messieurs, dont, de temps à autre, nous pouvons bien avoir la charité de nous occu-

per, je vous dirai que le pardessus paletot-sac, c'est-à-dire sans couture dans le dos, est, comme pour nous, le *dernier cri* de la mode. La doublure, comme les boutons, doivent être assortis de couleur au vêtement, dont le col et les revers se font plus larges que l'année dernière.

La *vélocipédomanie* fait revenir en honneur l'usage des culottes courtes, très appréciées aussi des alpinistes.

Les vêtements de coutil cèdent le pas à ceux de flanelle, aussi légers, mais beaucoup plus hygiéniques. Les tissus pelucheux, pour les vêtements habillés, redingote ou jaquette, ont en ce moment la préférence, et la diagonale semble être le seul adopté pour les pantalons, qui se portent assez clairs de nuance et plutôt rayés qu'à carreaux.

Dans mon prochain courrier, je vous dirai un mot d'un nouveau procédé au moyen duquel vous pourrez indéfiniment conserver fraîches les fleurs de vos appartements.

MARIE-BERTHE.

VISITES DANS LES MAGASINS

Talent comme il faut et essentiellement distingué que celui de M^{re} Pelletier-Vidal. Ses robes et ses costumes, qu'ils soient simples ou riches, sont toujours d'une suprême élégance. Ils habillent avec infiniment de grâce.

Les corsages sont adorables avec leur pèlerine bouffante en guipure d'Irlande, leur spirale de dentelle et de crêpe de Chine, leur veste zouave ou figaro, les uns comme les autres garnis d'une de ces fantaisies coquettes comme l'imagination de cette artiste sait seule en trouver. Joignez à cela des doigts de fée pour draper, chiffonner et tourner ces vaporeuses garnitures.

L'entente parfaite des couleurs fait trouver à M^{re} Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix, les plus harmonieuses et les plus originales combinaisons. Très obligeamment, M^{re} Pelletier se met à la disposition de nos abonnées pour les renseignements qu'elles désireraient avoir.

Parmi les nombreuses préparations pour l'hygiène de la chevelure, nous signalons tout particulièrement l'Huile et la Lotion arménienne du docteur Noléah. Ces préparations, ma-

nipulées avec un soin extrême par l'inventeur, sont du meilleur usage et recommandées pour leurs qualités essentiellement hygiéniques. Arrêter la chute des cheveux, les faire abondamment repousser, même aux places dégarnies, empêcher leur décoloration, rendre les cheveux brillants et souples, tels sont les résultats obtenus.

Après les maladies et surtout après les maladies éruptives des enfants, leur emploi est excellent. Nous ne pouvons recommander meilleures préparations.

Il faut tremper le bout du doigt dans l'huile et en frotter la racine des cheveux en ayant soin de les diviser pour faire pénétrer l'huile dans le cuir chevelu; recommencer tous les soirs si les cheveux tombent, ou pour les faire repousser; habituellement, deux fois par semaine suffisent, pour l'huile, et la lotion une fois.

Le flacon d'huile et la lotion, 5 fr., ou 8 fr. les deux grands flacons contre mandat-poste à l'adresse de M. Maurice, 16, rue Singer, Paris.

Explication des Gravures noires (pages 61 et 63)

Capeline. — Elle se fait en paille blanche ou noire et convient particulièrement aux eaux, aux bains de mer, ou pour accompagner une élégante toilette de villégiature. Notre modèle est garni de ruban de velours entourant la petite calotte et formant brides liserées sur le côté. Panache de plumes très enlevé devant, avec aigrette d'œils de paon.

Pèlerine d'été en guipure crème, garnie de velours rouge et ourlée de zibeline (devant et dos). — C'est un double collet, en velours tuyauté, autour duquel est froncée une jolie laize de

guipure garnie, devant, et au bas d'une petite bande de zibeline posée à 20 cent. du bord. La dentelle est transparente sans aucune doublure. Le col, très haut, est en velours plissé; il est cerné au pied par une bande de zibeline qui le réunit au collet.

Chapeau de paille d'Italie garni d'un grand nœud alsacien en ruban glacé vert amande, et de quelques brins d'aigrette posés au milieu.



Explication de la Gravure coloriée 4899

TOILETTE DE CHATEAU, MATINÉE OU SOIRÉE DANS ANTE

Robe en foulard crème rayé mais et broché de pastilles héliotrope. — La jupe est inclinée, légèrement froncée à la taille, avec deux volants en tulle réunis par un bouillonné. Aux volants, deux rangs de trous pour celui du bas, un seul pour celui du haut, dans lesquels passe une comète héliotrope. Cette disposition de trous se retrouve aux épaulettes et à la hauteur des manches qui sont en tulle.

Corsage froncé avec petit décolleté carré cerné d'un ruban héliotrope qui surmonte un petit volant en foulard.

L'épaulette, en tulle, très enlevée, tourne en façon de veste prise dans la couture du dessous du bras.

Manche large, froncée du bas, reliée à l'engageante par un ruban torsadé arrêté par un nœud. Nœuds devant piquant de chaque côté la dentelle épaulette.

Bas de soie crème. Souliers en satin héliotrope. Gants de Suède naturel. Une rose piquée très bas dans les cheveux, qui descendent sur la nuque.



Pèlerine en guipure crème, garnie de velours rouge et ourlée de zibeline. (Devant et dos).

CHRONIQUE



ONSIDÉRÉE en elle-même, elle n'est pas trop jolie la petite plage de Saint-Enogat; mais, en revanche, combien située en pays séduisant! Ce n'est point la Bretagne sauvage avec ses landes mélancoliques

et ses rochers bizarrement déchiquetés, mais une Bretagne coquette, souriante, d'aspect accueillant, faite à souhait pour les Parisiennes qui viennent lui demander l'hospitalité, accompagnées de beaucoup de malles, apparaissant sur la plage le matin, — lire vers onze heures, — en jupe et blouse de laine blanche, doublée de soie, et se montrent dans l'après-midi sur la terrasse du casino, dans leur costume de grand couturier, presque toutes portant la veste dite « figaro » sur le corsage bouffant serré par la haute ceinture.

En somme, une honnête petite plage que celle de Saint-Enogat, ni mondaine ni triste, avec un

horizon charmant, d'une part, sur Saint-Malo et le grand Bey, où dort solitaire Chateaubriand; et, d'autre part, sur Saint-Lunaire et toute la côte bretonne, qui s'allonge vers le cap Fréhel, estompé par la brume; une petite plage jouissant d'un beau sable fin, que les enfants foulent avec délices de leurs petits pieds nus, et d'une eau bleue bien tentatrice d'aspect; à l'heure du bain, autre avantage, un nombre modéré de spectateurs, quoique quelques baigneuses d'outre-Manche soient parfois curieuses à examiner, dans leur costume sombre, sans jupe inutile, mais allongé en revanche par des bas noirs, tandis que la tête est coiffée d'un madras noué en avant. De là, pour ces baigneuses, une certaine ressemblance avec quelque diabolique lutin pourvu de cornes — naturellement — ou bien encore avec un simple clown.

Saint-Enogat est certes un paisible village, mais nullement primitif; il a, lui aussi, ses villas, et de fort jolies villas; telle l'Epave, où des invités privilégiés peuvent, à certains jours, entendre d'excellente musique dans un cadre fait à souhait pour charmer les artistes. En effet, en

guise de salon, un vaste hall, tendu de tapisseries anciennes, décoré de statuettes, de faïences curieuses, de palmiers, l'un d'eux abritant un impassible Bouddha. En haut de ce hall, court une étroite galerie bordée d'une balustrade et sur laquelle s'ouvrent les chambres, dont les portes de bois clair sont peintes de grandes fleurs fantastiques, d'ibis, arrêtés au milieu des roseaux, ou encore d'oiseaux aux ailes déployées. Puis, dans son étendue, le hall est soudain coupé par deux ou trois marches amenant à une sorte d'estrade basse enserrée à demi par une suite de piliers découpés et terminés par une immense baie, ouverte sur une terrasse fleurie qui domine la mer. Et sur cette estrade, formant comme un petit salon intime à l'intérieur du grand, un assemblage de meubles anciens, escabeaux, fauteuils à dossier sculpté, divan bas recouvert de coussins de vieille soierie, petite table à écrire étroite et longue sous le tapis de peluche aux tons passés, et enfin, trônant comme un souverain, le piano à queue... Je défie bien les dilettantes qui ont eu l'occasion d'assister à l'Épave à quelque séance musicale, même improvisée, d'oublier combien il était exquis d'entendre une chaude et vibrante voix de jeune femme résonner dans cette pièce artistique, d'où la vue s'étendait d'abord sur la terrasse, plantée d'hortensias d'un rose mauve, puis sur les lointains bleus de la mer...

Plaisir de raffiné, dira-t-on. Quelle harmonie vaudra jamais le simple chant des vagues, quel décor celui des arbres verts et des horizons changeants. Affaire de goût, d'éducation, de nature, de manière d'apprécier et de sentir... Combien il est difficile, d'ailleurs, de se plonger complètement, durant quelques semaines même, dans la vie végétative et fortifiante, alors que mille petits détails viennent rappeler bien vite la pensée, un instant distraite du reste du monde. C'est quelque journal illustré pendu à la devanture d'une humble boutique, et vieux souvent de plusieurs semaines, qui rappelle au baigneur oublieux qu'en Russie une foule stupide, épouvantée par le choléra, massacre les médecins et détruit les hôpitaux; qui lui rappelle aussi que, dans l'Europe occidentale, les procès politiques font des victimes; cela, tandis que le souverain de l'Etat minuscule où ils se déroulent, se livre à de nombreuses pérégrinations à travers l'Europe, sans paraître se douter à quel point sa conduite est sévèrement qualifiée, non sans raison. C'est aussi l'annonce de fêtes organisées en faveur des malheureuses victimes de Saint-Gervais. Comme résonne étrangement le mot « fête », prononcé en cette circonstance... Il y a de pauvres gens à qui cette catastrophe a enlevé des êtres chers, qu'elle a ruinés, dont la chaumière n'est plus qu'un amas de débris, dont le champ est devenu une étendue stérile et dévastée... Tout le monde est prêt à leur venir en aide; mais hélas! il faut bien le reconnaître, l'aumône sera d'autant plus généreuse qu'elle se présentera à faire sous une forme plus agréable; et les orga-

nisateurs des fêtes en question, à qui l'expérience a donné une science de moraliste, agissent en connaissance de cause en stimulant de leur mieux la charité des mortels fortunés...

Ceux-ci, si nous en croyons M. Coppée dans son nouveau livre, ne sont point les vrais riches.

M. Coppée est-il doué du don, bien rare aujourd'hui, de voir en beau les hommes, ses frères; ou bien a-t-il pris en pitié ses contemporains que le pessimisme, triomphant à l'heure actuelle, accable de ses sombres jugements sur l'humanité et la vie?... Toujours est-il que, grâce à lui, la vertu vient d'être hautement glorifiée à la face de ce Paris sceptique et moqueur, qui affecte de rire de tout et, au fond, vaut mieux qu'il ne paraît. Cette dernière œuvre de l'auteur des *Humbles* est reposante et bonne à lire; à l'inverse de tant d'autres productions modernes, qui ont pour héros favoris des personnages dont on fuirait avec soin la société dans la vie ordinaire, elle nous met en rapport avec tout un monde de gens peu ou prou excellents: un brave prêtre, qui distribue toutes ses ressources à ses fidèles, de pauvres chiffonniers de la Butte-aux-Cailles; une vieille institutrice digne d'être comparée à celle que M. Rod nous a peinte, de façon inoubliable, dans son *Sens de la vie*; un banquier qui, après avoir disparu allègrement avec les fonds de ses clients, leur rapporte, une nuit de Noël, ce qu'il leur a enlevé, afin que, plus tard, son fils n'ait pas à rougir de lui, etc., etc. M. Coppée chante la pauvreté, tout comme un disciple de saint François d'Assise, et répète à son tour, à ceux qui l'ont oublié, que la vraie richesse se trouve dans les âmes et non dans les coffres-forts. Si des êtres tels que ceux dont il nous parle ne se rencontrent point tous les jours, rien ne nous empêche de croire qu'ils existent cependant, même à l'état de créatures d'exception. Les vies les plus humbles, les plus insignifiantes, les plus monotones en apparence, ne sont-elles point parfois, en réalité, d'admirables poèmes de dévouement et de charité?...

Un philosophe — qui devait avoir fréquenté l'école des esthètes — a dit un jour qu'une belle vie était une œuvre d'art; soit, mais c'est à coup sûr une œuvre sans prix qui ne saurait être estimée à la façon d'un beau bronze, même vénitien, tel que celui qui vient d'être acquis et non sans peine par le musée du Louvre. Bien compliqué, en effet, a été l'achat de cette statue du xv^e siècle, qualifiée de merveille, de chef-d'œuvre par les connaisseurs qui l'ont successivement vue. De l'instant où elle a franchi le seuil du Louvre, elle est devenue pour eux un objet de convoitise et a mis en branle toute la hiérarchie administrative des beaux-arts, les petites puissances en référant aux grandes jusqu'au moment où le ministre, saisi à son tour par l'enthousiasme général, a autorisé l'achat de cette façon de condottière superbement sculptée et dont on ignore l'auteur. Quelques érudits l'attribuent à un artiste du xv^e siècle, André Riccio; d'autres protestent contre cette opinion; si bien qu'en fin de compte le

bronze vénitien est considéré comme anonyme et va, jusqu'à nouvel ordre, prendre part comme tel dans le musée Renaissance du Louvre.

Les artistes ne pourront donc reprocher à notre gouvernement actuel de n'être point une manière de république athénienne. De leur côté, les bons patriotes ne se plaindront point qu'il oublie les anniversaires de la Révolution puisque le voici tout prêt à célébrer, le 22 septembre, le centenaire de la première république avec grandes réjouissances au programme de la journée. Une fête avait été demandée aussi par les insatiables pour le 10 août, jour où, comme l'on sait, les Suisses se firent massacrer aux Tuileries, tandis que le roi, dont le règne finit ce jour-là, allait demander asile à l'Assemblée. Mais les fervents républicains eux-mêmes n'ont point trouvé que cette sombre journée méritât des honneurs particuliers. Ceux-ci sont réservés à la mémorable date du 22 septembre. Ce jour-là, les Parisiens, entre autres distractions, auront, paraît-il, le plaisir de voir défilier cinq chars revêtus de ce symbolisme cher au Sar Peladan et à ses disciples. Le premier doit représenter la Régence et le début du règne de Louis XVI, époque réputée essentiellement frivole. D'où installation, sur le char, de musiciens jouant des airs de ballet qui seront dansés pendant que, derrière ledit char, sera placé le peuple qui chantera plaintivement pour faire contraste. Le second char sera celui de la *Marseillaise* avec des groupes de volontaires : celui-là est sûr d'être acclamé. Ensuite viendra le *Chant du départ*, non moins patriotique, personnifié par les cavaliers qui ont combattu à Valmy (!) et défilèrent leur drapeau au vent. A leur suite, apparaîtra le *Triomphe de la République*, tout à fait de circonstance. Enfin, présage heureux, les Parisiens verront passer la *Concorde du travail et de l'armée* qui fraterniseront... Alors ce sera fini, le nombre des chars n'étant pas illimité comme le jour de la Mi-Carême.

Est-ce donc parce que cette année paraît consacrée aux centenaires de la Révolution que les biographes prennent plaisir, en ce moment, à nous raconter tout au long les origines de la *Marseillaise* en même temps que l'histoire de son auteur. Maintenant, nous savons à merveille comment elle naquit. Vers 1791, était en garnison à Strasbourg un jeune officier, adepte enthousiaste des idées nouvelles, en ce qu'elles avaient de généreux, et de plus musicien convaincu et passionné, auteur même d'un petit opéra-comique qui avait eu les honneurs de la scène. C'était

Rouget de Lisle. Tout enfant, il avait disparu de la maison paternelle pour suivre une troupe de musiciens ambulants qui l'avaient charmé. On le rattrapa, il fut ramené en larmes, et blotti dans les bras de sa mère, ne trouva que cette phrase de regret : « Oh ! maman, je vous aime toujours, mais ils jouaient si bien du violon ! »

A Strasbourg, ce mélomane précoce trouva dans la maison du maire, M. de Dietrich, le milieu qui lui convenait, car l'on y admirait fort les « immortels principes » et l'on y faisait beaucoup de musique ; M. de Dietrich possédait une belle voix de ténor et sa femme jouait du clavecin et connaissait un peu les règles de l'harmonie. Sur ces entrefaites, arriva à Strasbourg l'annonce de la déclaration de guerre à l'Autriche ; elle fut accueillie avec une telle allégresse que la ville prit aussitôt un air de fête, orna ses monuments de drapeaux aux couleurs nationales, les couvents y compris, et les statues même des saints se virent décorées de la rosette tricolore.

Le maire, en cette occurrence, offrit un banquet aux officiers qui allaient partir ; du nombre, était Rouget de Lisle. Quand le dessert arriva, le Champagne ayant encore ajouté de l'ardeur aux sentiments patriotiques des convives, le baron de Dietrich se prit à regretter qu'un nouveau chant de guerre n'existât point pour conduire les soldats dans cette guerre contre les ennemis de la liberté. Puis il demanda à Rouget de Lisle s'il ne pourrait point composer ce chant désiré. Le jeune officier ne répondit point. Mais, rentré chez lui, il aperçut son violon et, le cerveau surexcité, soudain saisi par la fièvre de l'inspiration, il se mit à jouer. En même temps que l'air, les paroles lui arrivaient. Ainsi se passa une partie de la nuit. Enfin, après avoir noté en hâte son improvisation, il se jeta sur son lit et s'endormit épuisé. Le lendemain, il courait chez le baron de Dietrich, curieux et impatient de voir l'impression que produirait cette œuvre, née en quelques heures. Or, cette impression fut telle, que la *Marseillaise*, ainsi nommée parce que les soldats de Marseille l'adoptèrent les premiers, est aujourd'hui le chant national de la France, au rythme duquel le peuple manifeste ses enthousiasmes, ses admirations, aussi bien que ses colères et autres sentiments... Rouget de Lisle, sans doute, ne soupçonnait point pour son improvisation une si haute destinée. Mais tout n'est que surprises — bonnes ou mauvaises — en ce bas monde !

CONSTANCE.

PENSÉES ET MAXIMES

La sagacité précède l'attention de même que le tact précède le toucher.

(JOUBERT.)

Quand les enfants sont petits, ils vous marchent sur les pieds ; quand ils sont grands, ils vous marchent sur le cœur.

(PROVERBE ARABE.)

Robe d'intérieur (devant et dos). — Cette élégante robe convient très bien pour les après-midi de château et les réceptions intimes à la campagne. Elle est en soie mauve pâle, entièrement recouverte de mousseline de soie de même teinte.

Le devant est orné d'une belle dentelle blanche, tombant droite dans toute sa hauteur, encadrée de chaque côté par une cascade de mousseline de soie ourlée d'un ruban de satin. La même cascade se retrouve en berthe autour des épaules, et cerne un empiècement de dentelle blanche.

Manches bouffantes et courtes, terminées par un haut volant de dentelle disposé de façon à laisser le bras découvert.

Longue ceinture en ruban mauve nouée devant.

Tout l'ensemble de cette très élégante toilette d'intérieur est léger et vaporeux par l'emploi de la mousseline de soie qui recouvre tout le dessous de jupe.



Robe de chambre en cachemire bleu et bengaline brochée.
De Madame Galardi, 4, boulevard Malesherbes.



Robe d'intérieur en soie mauve pâle
entièrement recouverte de mousseline
de soie de même ton.
(Devant).

au bord; sur l'épaule se joint un capuchon, dit capuchon-moine, qui descend jusqu'à la taille.

La guimpe, froncée au col droit, est en bengaline.

Manche ronde à parement, avec les deux plis au bord supérieur.

Une belle et grosse cordelière en soie, ceint la taille et se noue devant.

Nous avons vu cette robe de chambre faite pour une jeune mariée.

Elle était en faille crème et tissu broché, la cordelière ceinture, en soie mêlée de fils d'argent.

La doublure était en surah paille et la chemisette en tulle sans transparent.



Dos de la robe d'intérieur.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Elle peut se faire plus simple, en fin cachemire garni de dentelle.

Robe de chambre en cachemire bleu et bengaline brochée. — La robe est à petite traîne ouverte devant, sur un jupon broché avec deux plis bordant les bords. Le premier rabat sur le jupon, l'autre cache, à droite, la couture de réunion; à gauche, les boutons qui ferment la robe.

L'encolure est ouverte en V avec les mêmes deux plis



Chapeau-capote de voyage en paille mordorée, garni d'un nœud ailes de moulin.



Manteau duc de Guise en peau de soie beige (dos). De Madame Pelletier-Vidal, 49 rue de la Paix.

Chapeau-capote pour le voyage ou les courses du matin. — Il est en paille mordorée garnie d'un nœud ailes de moulin posé devant.

Celui-ci, en écossais de teintes très effacées, se retrouve en brides largement nouées sous le menton.

Aigrette Méphisto posée en éventail au milieu du nœud.

Manteau duc de Guise en peau de soie beige garnie de dentelle et de passementerie noire (devant et dos). — Empiècement arrondi recouvert de passementerie autour duquel est fixé un grand col rabattu garni tout autour d'une ruche de dentelle; la pèlerine, plissée, s'adapte à ce grand col.

Le bas est orné d'une bande de passementerie



Devant du manteau duc de Guise en peau de soie beige garnie de dentelle et de passementerie noire.

encadrée par des ruches en dentelle; les devants reçoivent la même garniture.

Une grosse collerette en dentelle ruchée emprisonne le cou et se termine en une longue écharpe mêlée à des rubans noirs; l'écharpe dépasse la pèlerine.

Chapeau Henri II en paille d'Italie noire; fond plissé, en paille. Panache de plumes noires.

Cette élégante forme de pardessus convient aussi au drap léger et à la vigogne; l'on garderait la même garniture.

Une garniture plus simple se composerait d'une bande soutachée, cernée de marabout en lacet de soie effiloché.

LA FOLLE DE VIRMONT

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

(SUITE)



Le bonhomme Cressent qui, jusqu'alors, lui avait appris lui-même à lire et à écrire, songea un beau jour à la mettre à l'école. Elle partit donc chaque matin, avec son panier sous le bras, et les pay-

sans qui la rencontraient, alerte et propre, se retournaient quand elle était passée. Mais il y avait beaucoup de chemin à parcourir pour aller à l'école; l'été, il ne lui semblait pas long, car, à l'heure matinale où elle quittait l'auberge, les fleurs et les oiseaux s'éveillaient, et dans l'aube bleue que le soleil teintait d'or, c'était chaque matin un nouveau concert dans les branches. Les petits chemins verts, où couraient de chaque côté des églantines sur les haies vives, conservaient encore la fraîcheur de la nuit, des insectes voletaient au-devant d'elle, et, plus loin, quand elle avait laissé derrière elle le bois des Jonques, le silence de la campagne n'était guère troublé que par les meuglements des bœufs, tournant vers elle leurs têtes dolentes, lorsqu'elle traversait le pacage. Elle arrivait à l'école, le teint frais, la poitrine pleine du bon air des champs et si bien disposée au travail qu'elle remportait toutes les récompenses.

Elle revenait à l'auberge vers les quatre heures, accompagnée par d'autres fillettes, puis elles se dispersaient, allant, celle-ci d'un côté, celle-là de l'autre, et elle rentrait seule à travers le bois. Comme l'exactitude, au retour, n'était point de rigueur, elle flânait en route, faisait des bouquets et ne passait jamais devant la mare sans éparpiller aux grenouilles les miettes de son goûter.

Ces promenades quotidiennes qui, le matin, la disposaient au travail et qui, le soir, la reposaient de son assiduité, n'eurent rien que de très agréable pendant une bonne partie de l'année; mais, les semailles d'automne terminées, le temps commença à changer, l'air s'imprégnait d'humidité, les feuilles se détachèrent et tombèrent, le soleil perdit son éclat et le chemin n'en finit plus pour aller à l'école et en revenir. Il arriva aussi que Linette attrapa un gros rhume qui la força à s'aliter pendant plusieurs jours; une autre fois, elle fut atteinte d'un violent mal de gorge qui inquiéta beaucoup son père et sa nourrice; puis décembre arriva, la neige tomba abondante et drue, et le bonhomme Cressent songea à la mettre à l'école à demeure, afin de n'avoir plus à subir tous ces inconvénients.

Quand maman Césette apprit cette décision elle eut un affreux serrement de cœur et la combattit de toutes ses forces. Mettre Linette en pension? bien loin, à Magy-le-Haut? Mais c'était un meurtre! Linette n'avait que sept ans, vraiment tous les gens du pays trouveraient à dire aussi bien qu'elle-même. Est-ce qu'on pourrait vivre sans elle, je vous le demande?

Linette était la joie de la maison, et l'hiver pouvait bien heurter à la porte, montrer sa face morne à travers les vitres et gémir dans le bois, la vieille auberge, tant que Linette était là, restait illuminée. Le rayonnement de ses prunelles remplaçait ceux du ciel et son babil d'enfant toutes les chansons de l'été. Et son père voulait qu'elle partît? Allons donc! c'est pour rire, ça, n'est-ce pas?

Mais pas le moins du monde! D'abord Magy-le-Haut n'est pas si loin que ça. La patache qui fait le trajet une fois par semaine, le jour du grand marché, ne met pas plus de deux heures pour arriver, et encore les deux chevaux sont à moitié écloppés; avec sa carriole et son percheur, le père Cressent ne mettrait pas plus d'une heure et quart. Et puis, ce n'est pas du tout un meurtre que de bien faire éduquer un enfant. Est-ce que le père Morin n'a pas mis son garçon au collège? Juliette et Marthe, les deux jeunes filles du maire, ne sont-elles pas chez les dames Marguer, à Magy-le-Haut? Et qui donc les accuse de commettre un meurtre? Le bonhomme Cressent a des écus et sa petite doit être éduquée comme les demoiselles du maire...

Maman Césette eut beau se lamenter et prier, lamentations et prières se heurtèrent contre la volonté tenace du paysan, et le jour vint où elle dut faire en pleurant la malle de Marceline. Par exemple, elle ne voulut jamais la conduire elle-même dans sa prison.

— Allez-y donc vous-même, puisque vous en avez le courage! dit-elle à l'aubergiste; pour moi, je ne m'en sens point la force.

Et il y alla, un peu ému mais tout fier cependant de répondre à ceux qu'il rencontra en route et qui le questionnèrent :

— Je vais chez les sœurs conduire la gamine.

La nourrice éprouva un tel chagrin de ce départ, qu'elle en tomba quasi malade, et comme elle avait son franc-parler à la maison, elle ne se gêna pas pour récriminer journellement, car elle ne pouvait comprendre qu'on se séparât aussi facilement de son enfant. Comme si, pour la faire éduquer, on ne pouvait au moins attendre

qu'elle eût huit ou dix ans ! Puisqu'elle allait à l'école et qu'elle savait déjà lire et écrire, est-ce que cela ne suffisait pas ? Bien sûr, il y avait une autre raison qui poussait l'aubergiste à renvoyer sa fille...

Eh bien, oui, il y en avait une ! Le père Cressent allait se remarier... Il épouserait, d'ici un mois, Claire Marosselle, dont les yeux bleus le captivaient. Malgré ses quarante-sept ans, il remportait la palme sur les prétendants de la jolie fermière, une jeune fille de vingt ans que ses écus tentaient, et qui consentait à devenir madame Cressent à cette condition que Marceline serait éloignée, momentanément, à seule fin de ne point entrer en ménage avec l'enfant de la première femme à ses trousses...

— Avec ça qu'elle l'aurait gênée ! s'écria la servante indignée. Est-ce que je ne suis point là, moi, pour la soigner, l'aimer et la dorloter ! Elle ne vous rendra point heureuse, allez, cette mijaurée, si elle débute comme ça !

— Césette !

— Oui, oui, je sais, vous en êtes toqué et ça se dit dans le pays. Vous pensez bien que je ne suis pas sans savoir la chose depuis longtemps, encore que j'aie fait l'ignorante. Seulement, je ne croyais point qu'elle aurait le toupet de poser pareille condition. Peut-être bien aussi qu'elle voudra me renvoyer...

— Non, pas ça.

— C'est heureux.

— D'ailleurs, en éloignant Marceline, j'agis aussi dans son intérêt.

— Vraiment ? fit-elle avec un air narquois qui le décontenança un peu.

— Sans doute, répondit-il, car on l'instruira, on lui donnera de belles manières.

Elle s'en souciait bien, la mère Césette, des belles manières qu'on donnerait à sa petite ! — D'abord, à quoi ça servirait-il, dites, maître Cressent ?

Quand on est pour vivre dans le village et qu'on doit, plus tard, épouser un bon et brave paysan, on n'a point besoin d'apprendre un tas de choses comme les gens de la ville. Savoir faire la soupe, avoir soin du ménage, ravauder les hardes, à la rigueur écrire une lettre et lire dans son livre d'heures, ça suffit pour une fille de campagne, et ce n'est point la peine pour ça de la mettre en pension à demeure. Bien sûr que l'idée ne lui en serait jamais venue, à lui tout seul, de l'éloigner dans le but d'en faire une demoiselle ; mais l'autre l'avait poussé ; l'autre, cette Claire Marosselle, qui certainement n'aimerait pas l'enfant.

Cependant la servante se promit de ne point faire trop mauvaise figure à la maîtresse qui viendrait. Savait-on s'il ne lui prendrait pas fantaisie de la chasser et si l'aubergiste aurait l'énergie d'opposer jamais sa volonté à la sienne ? Et alors que deviendrait Marceline ? Au moins, tant qu'elle serait là, elle n'aurait jamais à souffrir et elle l'aimerait pour deux, si son père, trop épris de la jolie Claire, la délaissait un peu.

La nouvelle, promptement répandue, des épousailles prochaines, n'étonna personne. On savait déjà dans le pays que Guy Cressent rêvait de Claire malgré leur grande distance d'âge, et l'on n'ignorait point combien la jeune fille était ambitieuse. Qui donc lui eût apporté autant d'écus que l'aubergiste ?

Les gausseurs, cela est vrai, ne manquèrent pas, mais ni l'un ni l'autre n'y accordèrent attention ; et, un beau matin d'avril, ils se rendirent à l'église le front haut, les yeux rayonnants, devant tous les curieux assemblés sur la place, et il y en avait, je vous assure. L'église elle-même était bondée. L'épousée d'ailleurs méritait bien qu'on se dérangeât pour la voir. Avec sa robe de soie changeante, son petit bonnet crânement posé sur ses cheveux blonds et le bouquet d'oranger piqué à son corsage dans un flot de rubans, elle était jolie au possible, et si les femmes la jalousèrent au passage, les hommes félicitèrent franchement l'aubergiste.

On remarqua que la servante n'assistait point à la messe et l'on se demanda pourquoi. Claire l'avait pourtant assez priée de venir, et même, aurait désiré que ce jour-là elle ne s'occupât point du tout des soins du ménage, car elle tenait à ce que, dans le village, le bruit courût de leur bonne entente. On lui reprochait déjà tout bas d'avoir fait éloigner Marceline, et elle ne voulait pas qu'on puisse l'accuser de fierté vis-à-vis de Césette, qu'elle sentait être, malgré elle, une force dans la maison.

Mais la paysanne refusa obstinément de se rendre aux cérémonies des épousailles et objecta pour cela maintes raisons auxquelles elle dut se rendre. Au fond, il n'y en avait qu'une bonne, une réelle. Pour elle, ces noces n'étaient point une fête, et ce carillon de la messe qui, traversant l'air, arrivait jusqu'à l'auberge, lui annonçait seulement que sa Linette ne serait plus heureuse désormais.

V

Claire n'était pas, à proprement parler, une méchante femme, elle n'aurait point fait de mal pour le plaisir d'en faire et elle ne refusait jamais l'aumône d'un morceau de miche et d'un verre de vin au voyageur harassé qui frappait à l'auberge ; mais ses qualités, il me faut bien l'avouer, paraissaient de beaucoup moindres que ses défauts, dont la coquetterie et l'orgueil formaient la base.

Le pauvre Cressent souffrit avec elle. Quelques mois ayant suffi à calmer ses beaux élans, il s'en voulut presque de ce coup de folie qui lui avait ainsi fait introduire dans sa maison une jeunesse capricieuse et folle dont s'accommodait mal la tranquillité de son âge mûr. Mais comme il n'aurait point voulu, pour tout au monde, faire rire de lui, il se garda bien d'avouer sa déconvenue et fit contre fortune bon cœur.

C'est ainsi qu'on le vit toujours souriant et empressé auprès de sa femme, prompt à accéder à ses moindres désirs et fier, malgré tout, de ses

yeux bleus, de sa taille souple et de ses cheveux blonds.

Céssette non plus n'eut point à se réjouir, car elle avait le verbe haut et la parole brève, voulant toujours et en tout être obéie au premier signe; mais la bonne créature sut prendre son mal en patience et se plier aux exigences de sa maîtresse, redoutant toujours une colère possible qui l'eût fait renvoyer.

Ah! si ça n'avait point été sa Linette, comme elle s'en serait souciée des airs hautains de la belle Claire! Mais le souvenir de l'enfant la gardait, sinon de toute rancune, du moins de toute récrimination, et elle travaillait du matin au soir sans une plainte, en esclave, elle qui, pendant des années, avait quasi dirigé la maison autant que le maître, n'ayant désormais qu'un but: aimer et protéger Marceline. Oui, la protéger, car pour elle, la petite en aurait besoin; personne ne serait parvenu à lui sortir cette idée de la tête, c'était comme une intuition, un pressentiment qu'elle ne pouvait dompter. Selon elle, l'enfant souffrirait plus tard et son malheur viendrait de Claire. Cette belle-mère qui la chassait de sa présence, cette jeune femme qui ne savait penser qu'à sa toilette lui ferait certainement la vie dure lorsque, forcément, la petite reviendrait au logis. Certes, le père était là et aimerait sa fille, mais la défendrait-il suffisamment? Il n'avait jamais su commander et redoutait les querelles; pour avoir la paix, ne passerait-il pas sur bien des choses? D'ailleurs, un homme, aussi bon qu'il puisse être, ne possède pas cette clairvoyance du cœur inhérente à la nature féminine.

Quoi qu'elle eût à supporter, la nourrice resterait donc à l'auberge.

Marceline, cette année-là, ne vint même pas chez elle, à l'époque des vacances. Son père la conduisit à Saint-Léger, chez une tante qui reçut avec plaisir cette enfant docile que Guy Cressent n'osait pourtant pas imposer à sa femme.

VI

Le ciel est bleu, d'une limpidité sans pareille, traversé de loin en loin par le vol rapide d'une hirondelle.

A cette heure encore matinale du mois de mai, la campagne semble baignée dans un flot de lumière, la rosée scintille comme une perle à chaque brin de mousse, la futaie est remplie de murmures, de chansons, de bruissements mystérieux et doux, les arbres frissonnent et balancent dans l'air léger leurs cimes couronnées de feuilles blondes que le soleil caresse, les primevères étoilent l'herbe déjà haute d'où s'échappent les parfums pénétrants des lavandes et des serpolets, et là, sous l'ombre adoucie, striée de clartés soudaines, des insectes argentés dansent autour de la mare.

La vieille auberge semble un nid dans les branches, un nid d'où s'échappe, comme au bois, des gazouillements et des chansons.

Les gazouillements, c'est l'enfant qui les fait entendre, et les chansons viennent de la mère, qui chante pour l'endormir... Car, depuis un mois, l'auberge abrite un nouveau-né, une petite fille que Guy Cressent ne peut se lasser de contempler et qu'on va baptiser tout à l'heure.

Les cloches sonnent, vibrent, traversent le village à toute volée, et leurs voix sonores montent là-haut, bien au-dessus des plus grands peupliers, jusqu'au ciel illuminé. Elles traversent l'immensité et vont dire aux anges d'entonner, eux aussi, l'hymne de joie.

Il y a peu de personnes à l'église: quatre ou cinq vieux qui égrenent leur chapelet en attendant l'arrivée du cortège, et quelques ménagères que leur travail ne retient pas au logis.

Les paysans sont partis aux champs depuis l'aube. Ils n'ont pas le temps de flâner, ceux-là; mais par contre, tous les moutards de Virmont se sont, je crois, donné rendez-vous sur la place de l'église, et Marceline va, tout à l'heure, leur faire une large distribution de bonbons. Car Marceline est marraine. C'est elle qui portera dans ses bras l'être chétif enfoui dans la longue pelisse, et je vous assure qu'elle en est fière, la petite Linette!

Claire fit bien un peu la moue lorsque son mari lui proposa la fillette, mais somme toute elle ne put refuser, puisqu'il la laissait libre de choisir le parrain; et c'est ainsi que Céssette alla chercher l'enfant à Magy-le-Haut, deux jours avant la cérémonie... Deux jours seulement! le temps juste de lui faire confectionner une robe par la tailleur de Virmont.

Lorsqu'elle arriva à l'auberge, qu'elle avait quittée depuis des mois, et qu'elle vit sous les rideaux de sa couchette la petite figure déjà gentille de sa sœur, Marceline eut un tel tressaillement du cœur qu'elle en pâlit. Céssette en fut soudain épeurée.

— Est-ce que... tu serais jalouse, ma fille? demanda-t-elle, tremblante à cette pensée que l'enfant, s'il en était ainsi, aurait doublement à souffrir.

Mais un bon sourire vint éclairer le visage sérieux de Line, elle se pencha sur sa sœur, l'embrassa doucement et regarda la servante, bien en face.

— Je l'aime bien trop pour ça! répondit-elle.

— A la bonne heure! s'écria Céssette rassérénée.

Et l'attirant à elle, elle mit deux gros baisers sur ses joues hâlées.

— Vois-tu, ma fille, reprit-elle, tu as raison de l'aimer, cette petite-là, encore que vous n'avez point eu la même mère. Elle te revaudra ça plus tard et j'ai comme une idée que ton amitié pour elle t'attirera celle de madame Claire... Et puis... et puis, continua-t-elle après une pause, en caressant les cheveux bruns de Marceline, quoi qu'il arrive, c'est ton devoir!

Il est peu probable que cette idée de devoir put influencer Marceline en quoi que ce fut. Elle suivit simplement l'impulsion de sa nature aimante

qui la poussait à chérir et à cajoler tout ce qui était petit et faible.

Elle compta avec une impatience fébrile les heures qui la séparaient du baptême, et maintenant elle comptait les minutes, car le parrain venait d'arriver; c'était le frère de M^{me} Claire, un garçon de vingt ans qui travaillait les terres de la ferme et dont, pour la circonstance, la callosité des mains disparaissait sous des gants de filasse trop larges et trop longs.

Il avait apporté un gros bouquet à la marraine, et elle se tenait debout avec les fleurs dans ses mains, toute prête à les lui rendre lorsque Césette, qui habillait l'enfant, la lui poserait sur les bras. Car c'est elle qui allait la porter! Non seulement à l'église, lorsque le prêtre verserait sur son front l'eau sacramentelle, mais encore de l'auberge à l'église; et je vous laisse à penser quelle fierté et quelle joie se lisaient dans ses yeux.

Tout à coup la vieille horloge sonna, un, deux, trois... Marceline compta jusqu'à neuf.

— Neuf heures! vous entendez! c'est neuf heures!

Il ne restait plus qu'une demi-heure pour se rendre au village. Césette se dépêcha, M^{me} Claire noua vite les cordons de son tablier de soie, Guy donna un dernier coup de brosse à sa veste de drap fin, celle qu'il avait mise le jour de son mariage et...

— Tiens, Line! dit Césette en lui présentant la petite.

Line tend les bras, et tandis que Claire arrange le voile afin qu'il ne se froisse pas, tandis qu'elle fait tomber les longs plis de la robe blanche, la marraine sent bondir son cœur si fort, si fort, que son corsage en est soulevé.

Guy Cressent paraît très ému. Cette enfant lui donne comme un regain de jeunesse, il est joyeux, souriant et je crois que, s'il osait, il chanterait.

— En route! s'écrie le parrain.

Et les voilà tous partis, Line en tête.

Ils sont une dizaine d'invités et ils vont deux par deux, car ils traversent le bois, dont le chemin est plus court. M^{me} Claire marche à côté de Marceline parce qu'elle craint toujours un faux mouvement pour sa fille, mais Marceline prend des précautions, et la toute petite, qui pèse peu à ses bras, est aussi bien étendue que dans sa berceuse.

La nature, qui fête le mois de mai, semble fêter aussi l'enfant qu'on va baptiser. Les arbres secouent leurs fleurs roses sur son passage et l'air est rempli d'émanations fraîches. Même sur la route, même dans le village, même sur la place, tout ce qui entoure la marraine, tout ce qu'elle voit et ce qu'elle entend lui semble radieux. Cela vient certainement de ce matin de printemps, mais cela ne vient pas de lui seul... car il y a autant de soleil dans les prunelles de Line qu'il y en a dans le ciel.

Non, je ne saurais pas vous dire le bonheur de la petite marraine, et son orgueil lorsque le prêtre lui demande les noms donnés au nouveau-né.

— Comment l'appellerez-vous, mon enfant?

Elle est si troublée qu'elle semble ne plus se souvenir des noms choisis et elle cherche une seconde.

— Voyons, Marceline?... murmure M^{me} Claire.

Le rouge lui monte au visage et elle répond:

— Je l'appellerai Claire, Marthe, Faustine!

Faustine n'est pas bien joli, mais le parrain a désiré qu'on lui donne ce nom, qui est le féminin du sien.

Alors le prêtre prononce les trois noms en versant l'eau sainte sur le front du bébé, qui ne se réveille même pas; puis il exprime en quelques mots à Marceline la mission qu'elle s'engage à remplir. Tenir l'enfant sur les fonts baptismaux ne doit pas être considéré, toute jeune qu'elle est encore, comme un amusement. Il faut qu'elle sache bien le devoir d'une marraine...

Il le lui dit, ce devoir, et tandis que, sur la place, les gamins commencent à se grouper près du porche, attendant sa sortie avec impatience, Marceline écoute religieusement. Elle est si sérieuse que le digne prêtre, peu habitué à voir pareille gravité empreinte sur un si jeune visage, lui tape amicalement sur la joue.

— Toi, lui dit-il, en souriant afin de la faire sourire aussi, toi, tu me comprends, j'en suis sûr...

— Oh oui, monsieur le curé!

Je crois bien qu'elle comprenait! Peut-être même s'exagérait-elle cette mission dont il venait de lui parler. En tout cas, elle y pensait beaucoup, et en sortant de l'église elle resta tellement absorbée qu'elle oublia les bonbons à distribuer.

Le parrain la rappela à l'ordre, mais elle refusa de jeter elle-même les sucreries à tous les moutards, et, bien que M^{me} Claire lui eût enlevé Faustine, elle marcha posément à côté d'elle tandis que l'aubergiste et le parrain lançaient loin sur le chemin les dragées qui roulaient.

— La marraine! la marraine! criaient les gamins.

Ils suivirent le baptême quasi jusqu'au moulin, puis ils se dispersèrent.

— Tiens! dit M^{me} Claire en apercevant debout sur la porte de ce moulin le petit André Marosselle qui regardait venir tous ces gens endimanchés, il n'a pas pris part à la fête, celui-là, donne-lui donc le restant des bonbons.

Marceline s'arrêta devant lui et vida le sac dans ses mains. Le moutard, qui pouvait avoir de onze à douze ans, oublia de la remercier et courut d'un trait les montrer à la vieille meunière dont on apercevait le visage ridé à la croisée du premier étage.

— Regarde, grand! regarde!

Quand, sur un ordre de la bonne femme, il redescendit pour remercier, les autres étaient déjà loin. Il resta là, adossé contre le moulin, et mangea les bonbons les yeux fixés sur la rivière qui chantait.

JEAN BARANCY.

(La suite au prochain numéro.)

Costume en soie changeante, dite velours russe, noir et rose. — La jupe ronde, avec un seul pli derrière, a le tablier légèrement mouvementé à la taille; au bord, un tuyauté en pareil, les rayures mises en long.

Corsage fermé en plastron, orné d'une ceinture en guipure de Venise, qui s'avance en pointe sur le plastron; des entournures en point de Venise, ainsi que le col.

Un volant contourne l'encolure et descend, en badinant, se perdre sous la ceinture.

La manche est plate, épaulée, avec un petit tuyauté pour manchette.

Chapeau en paille garni de ruban et de deux ailes en guipure de Venise.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4899

Et le 8^e Album de travaux :

Sachet pour mouchoir forme éventail ouvert. — Cadre-menu en étoffe ancienne fond vieil or et peluche rubis. — M M enlacés pour mouchoir. — Vide-poche forme écusson en soie ancienne. — Motif de la broderie (grandeur naturelle) pour l'appui-musique. — D H enlacés pour serviettes, cordonnnet plein. — Appui-musique en faille vieux rose, avec sujet Louis XVI. — Lanterne porte-photographies ou médailles, avec support pour statuette ou vase. — Fauteuil en rotin de couleur. — Cabas en satin bleu couvert de tulle brodé, de soie maïs. — Angle pour nappe de plateau.

ANECDOTE HISTORIQUE

Napoléon vint un jour à la maison de Saint-Denis; les élèves étaient si contentes de le voir qu'elles l'entouraient et se livraient à la joie la plus bruyante. La surintendante voulut leur imposer silence.

— Laissez, laissez, dit l'empereur, cela fait du mal à la tête, mais tant de bien au cœur.



Costume en soie changeante, dite velours russe, noir et rose.
De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MENU DE FAMILLE

DÉJEUNER

Beurre, radis, concombre.
Truite meunière.
Côtelettes d'agneau aux pointes d'asperges.
Artichauts lyonnaise.
Fromage à la crème.
Pêches, raisins, figues.

DINER

Potage printanier.
Filets de sole à la Orly.
Caneton à l'orange.
Petits pois à la Française.
Salade de chicorée.
Flan aux abricots. — Fruits.

FILETS DE SOLE A LA ORLY. — Choisissez une sole très épaisse, videz-la et nettoyez-la bien; puis fendez-la par le dos depuis la tête jusqu'à la queue; levez-en les filets que vous ferez mariner pendant trois quarts d'heure dans une terrine avec sel fin, persil en branches, ciboulettes, oignons, carottes, et le jus d'un citron. Une fois retirés de cette marinade, passez-les dans la farine et plongez-les dans une friture bien chaude, afin qu'ils soient fermes et d'une belle couleur dorée. La cuisson faite, égouttez les filets sur un linge blanc, dressez-les sur un plat et versez dessus une sauce tomate très claire. C'est un plat exquis.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21 rue Chauchat.

les dos en collant tout autour un petit galon d'or qui cachera la réunion des deux cartons.

Réunir ensuite ces deux cadres par un ruban d'or cousu au dos et par de solides points faits dans le haut des cadres, qui forment ainsi chevalet.

Vide-poche forme écusson en soie ancienne vert clair rehaussée de broderies; peluche mousse et vieux rose, galons anciens et dentelle d'or. — Le dos, taillé en carton fort sur la forme du croquis, est garni de peluche mousse et d'étoffe ancienne reliées par des galons d'or.

La partie qui disparaît sous la poche est toute tendue de velours mousse. Celle-ci est un mélange d'étoffe ancienne et de peluche réunies par des galons; elle est doublée de satin rose et garnie dans le haut d'une dentelle d'or. Deux pompons de soie multicolore ornent le bas, cousus sur une pointe de peluche rose qui dépasse le dos. On garnira ce dos en recouvrant de satinette rose un carton taillé dans la même forme, que l'on colle ensuite à l'envers.

Les coins roulés formés dans le haut du vide-poche sont en grosse toile de tapissier; un laiton cousu tout autour permet de leur donner le mouvement voulu; on les place, une fois garnis, de peluche à l'endroit, de satin rose à l'envers, entre les deux cartons qui font le dos. Ceux-ci, collés ensemble, sont entourés d'un petit galon d'or posé sur le bord extérieur. Le vide-poche est suspendu par une cordelière d'or nouée dans le haut.

Appui-musique en faille vieux rose avec sujet Louis XVI brodé sur le côté. — Se met sur le pupitre du piano pour soutenir la musique.

En carton très fort, 45 cent. de long sur 30 de large, tendu d'un côté en faille vieux rose, de l'autre en satinette assortie, les deux étoffes réunies tout autour du carton par un fin surjet caché sous une cordelière rose.

Un petit chou de faille est posé dans le haut, sur un côté.

La broderie, qui se fera naturellement avant de tendre l'étoffe, est au point lancé en soie d'Alger.

Nous donnons le sujet Louis XVI dans sa grandeur naturelle.

On emploiera pour la mandoline 2 tons de brique, 1 de maïs, les cordes noires; la trompette en or clair et foncé, le lien qui les réunit et le petit nœud en vieux bleu 2 tons; le feuillage vert clair et foncé.

Si nous ne donnons



Cadre-menu en étoffe ancienne fond vieil or et peluche rubis. De Madame Chaffet.



M M enlacés pour mouchoir.



Vide poche forme écusson, en soie ancienne vert clair rebrodée et peluche vieux rose et mousse, galons anciens. De Madame Chaffet.

pas le dessin de la grande branche de fleurettes, c'est que nos lectrices en trouveront d'à peu près semblables dans nos précédents numéros.

Lanterne porte-photographies et support ou médailler. (Prix de la carcasse : 5 fr. 50 à la Ville-en-Bois.) — Elle est recouverte de soie ancienne à rayures maïs et courant de fleurettes rose et vert. Peluche vieux rose et galons anciens. On pourra la démonter entièrement, ce qui facilitera beaucoup le travail; enlever pour cela les petits clous qui l'assemblent.

Recouvrir d'abord le pied de peluche, en laissant toutefois, dans le milieu, un carré qu'il serait inutile de garnir, puisque la lanterne le cachera. La peluche, collée dessus et dessous, devra prendre exactement le découpage. La porte, que l'on pourra aussi enlever à volonté, sera garnie de soie ancienne collée sur l'épais-

seur du bois et rabattue dans les rainures qui reçoivent les photographies; le côté intérieur de la porte, comme tout l'intérieur de la lanterne, recevra de la peluche qui se collera sur l'épaisseur du bois, tout autour; là, un galon d'or cachera la réunion des étoffes.

Les deux ouvertures des côtés se garniront comme la porte; un galon d'or sera seul posé sur l'épaisseur du bois, devant;



SOMMAIRE :

Sachet pour mouchoir forme éventail ouvert. — Cadre-menu en étoffe ancienne fond vieil or et peluche rubis. — M M enlacés pour mouchoir. — Vide-poche forme écusson en soie ancienne. — Motif de la broderie (grandeur naturelle) pour l'appui-musique. — D H enlacés pour serviettes, cordonnet plein. — Appui-musique en faille vieux rose, avec sujet Louis XVI. — Lanterne porte-photographies ou médailles, avec support pour statuette ou vase. — Fauteuil en rotin de couleur. — Cabas en satin bleu couvert de tulle brodé de soie maïs. — Angle pour nappe de plateau.

Sachet pour mouchoir forme éventail en tulle paille, brodé sur fond de soie assortie; choux et nœuds mauve très pâle. — Le dessus est tendu en satin paille voilé de tulle brodé; des choux en comète mauve sont cousus tout autour du bord et se continuent en imitant les branches d'un éventail. Un gros nœud de ruban mauve est posé sur le pied des branches; un même ruban garnit le sachet, fixé aux deux bouts par un nœud.

Le dos est comme le dessus, mais sans comète; l'intérieur est en satin crème piqué et parfumé de poudre de senteur. Deux nœuds de rubans mauve ferment le sachet.

Le même modèle en tulle blanc, sur transparent bleu pâle ou rose, fait un ravissant

sant objet à offrir à une jeune fille; sur transparent blanc, c'est un joli cadeau à faire à une fiancée.

Cadre-menu en étoffe ancienne fond vieil or, peluche rubis et galons d'or. — Les dimensions sont facultatives et auront celles des menus à encadrer.

Tailler sur la forme du croquis deux cartons semblables découpés au milieu; un carton fort est nécessaire. Tendre les deux de peluche rubis et d'étoffe ancienne réunies par des galons d'or et disposées comme le modèle.

Les étoffes se collent aux contours intérieur et extérieur du cadre.

Tailler pour le dos deux cartons sur la même forme, ceux-ci pleins et tendus entièrement de peluche rubis.

Assembler les dessus et



Sachet pour mouchoir forme éventail ouvert. Tulle brodé sur satin maïs.
De Madame Chaffet, 9, rue Grenéta.

tout autour, l'étoffe sera rabattue sous la lanterne et au dos, sur lequel on tendra une soie unie vieux rose. Si on dispose, pour garnir les petites fenêtres, d'un grand morceau d'étoffe, on n'aura qu'à l'appliquer sur le cadre à recouvrir, et à découper dans le milieu en laissant un centimètre pour rabattre dans l'intérieur; si au contraire on ne possède que quelques petites bandes d'étoffe ancienne, on les collera tout autour du cadre en les réunissant très finement par un petit rentré bien collé sur

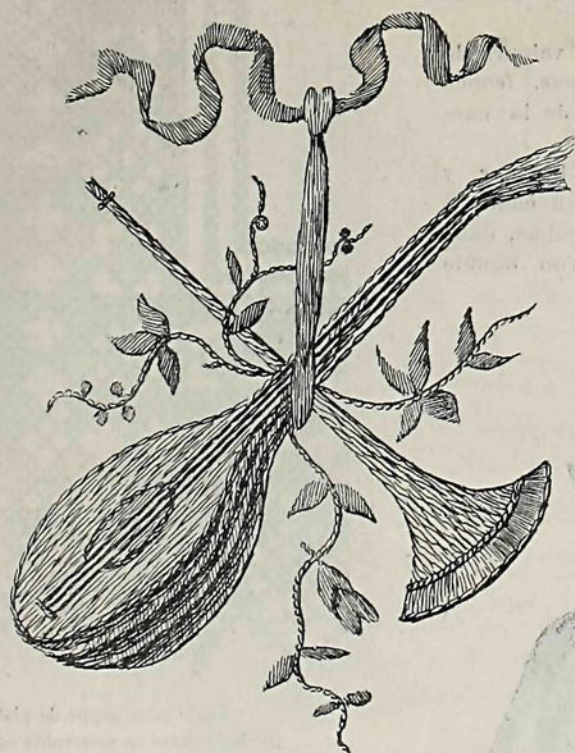
le bois. Le dessus de la lanterne, qui supporte une statuette, est recouvert de peluche accentuant parfaitement les angles; un galon d'or est collé tout autour.

On garnira l'intérieur en collant la peluche sur de petits cartons taillés sur les mesures voulues, puis collés sur le bois.

Le dessous de la lanterne recevra aussi un carton garni de soie comme le dos.

On suspendra dans l'intérieur des médailles, des bijoux anciens; on y placera également des bibelots d'argent ou autres.

Fauteuil rotin de couleur, très décoratif et très solide. — Se fait en trois mélanges : rouge et blanc, — bleu, noir et blanc, — vert,



Motif de la broderie (grandeur naturelle) pour l'appui-musique.



D H enlacés pour serviette, cordonnet plein.

or et blanc. Son prix excessif de bon marché permet de le mettre dans les jardins.

Deux chiffres à broder au plumetis gros plein. — L'un



Appui-musique en faille vieux rose, avec sujet Louis XVI brodé sur le côté. De Madame Chaffet.



Lanterne porte-photographies ou médailles, avec support pour statuette ou vase.

pour mouchoir, l'autre pour serviette.

Angle pour nappe de plateau. — Se brode d'une seule couleur en soie lavable rubis ou en coton jaune et brun.

Si le plateau est long, le dessin se continuera d'un seul côté jusqu'à ce que la nappe ait atteint la longueur voulue.

En agrandissant toujours dans le même sens, l'on aura un chemin de table fort élégant.

Si l'on veut un dessin pour petit lambrequin de buffet, dressoir, etc., etc., l'on copiera seulement la bordure à partir du rang de points non couverts.

La variété des petits dessins donne beaucoup d'originalité à notre modèle.

Cabas en satin ciel, dentelle maïs et velours saphir. — La dentelle qui recouvre le cabas est appliquée sur un fond de satin ciel faisant transparent.

Le sac, serré par un ruban assorti, est en satin bleu; le fond extérieur en velours saphir; les anses en cordelière.



Fauteuil en rotin de couleur assorti à la chaise donnée page 34 du journal, numéro paraissant avec cet Album. Pour jardin d'hiver.

Voici la manière de faire cette jolie fantaisie. Nous donnons les dimensions de notre modèle; on pourra les diminuer à volonté :

Tailler en grosse toile ferme deux bandes semblables sur 23 cent. de hauteur, 50 cent. de largeur dans le haut, en diminuant le bas de sorte qu'il n'ait plus que 22 cent.; arrondir ensuite le haut et cintrer le bas, puis réunir ces deux morceaux par deux coutures faites sur la hauteur.

Voici notre carcasse à laquelle on coudra en haut comme en bas un fil de laiton qui permettra, une fois garnie, de la plisser comme le modèle.

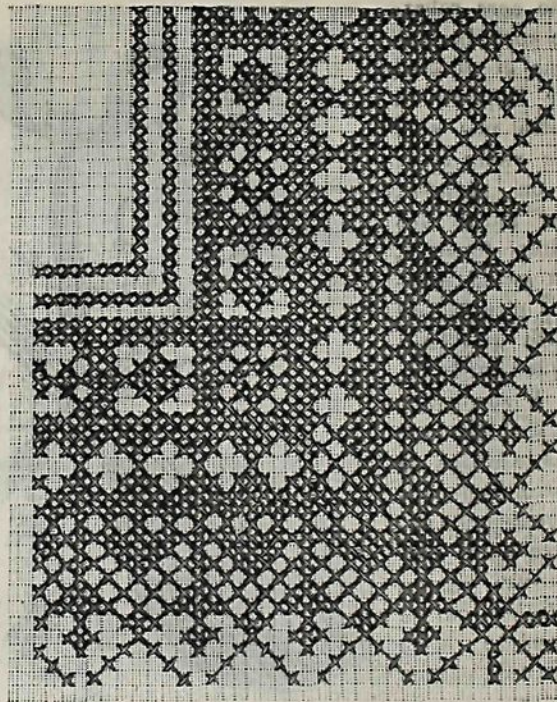
Tendre d'abord le satin bleu, rabattre intérieurement, y appliquer ensuite la dentelle cousue tout autour.

Le fond du cabas est un morceau de velours de 25 cent. de longueur sur 20 de largeur, froncé tout autour et cousu dans l'intérieur de la carcasse.

Le sac de satin bleu a 35 cent. de hauteur, y compris l'ourlet de la coulisse qui a 8 cent.; il est très légèrement froncé autour du cabas, dans le haut, et cousu dans l'intérieur qu'on double ensuite de satinette crème.



Cabas en satin bleu couvert de tulle brodé de soie maïs; fond du cabas en velours bleu.
Modèle de Madame Chaffet.



Angle pour nappe de plateau.
Broderie russe en soie rubis ou en coton jaune et brun.

Les anses sont cousues entre la carcasse et le sac afin de finir nettement le travail.

L'Album de septembre contiendra les modèles d'une nouvelle broderie dite broderie turque, facile à faire, vite faite et d'un effet original.

Cette broderie s'adresse à tous les ouvrages concernant le service de table. Nous voulons parler des chemins de table si à la mode, des dessous de carafe, des dessous de plateau. On en fait aussi des garnitures de toilette, dessous de flacons, etc.



Nº 4899

Falconer Imp

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne 48

Modas de Paris
 Coiffure de M^{me} GALARDI, 4, R^{ue} Malesherbes. Corsets de M^{me} EMMA GUELLE,
 3, Place du Théâtre Français. Stoffes nouvelles de la M^{me} ROUILLIER, 27, Rue du 4 Septembre.
 Parfumerie de la Maison GUERLAIN, 15, Rue de la Paix. Chaussures de la Maison KAHN,
 55, Rue Montorgueil